

Prague m'a prouvé que le peuple sympathise avec les Taborites et qu'il prendra parti pour Zitzka. J'ai cru, alors, qu'il était temps de me sauver, de vous sauver, tous, aussi. Dans ce but, je suis allée trouver le capitaine général, notre entrevue a été longue et sérieuse, et nous nous sommes entendus. D'abord, j'ai obtenu qu'on ne touchera pas à mes domaines, qu'on ne mettra pas de garnison chez moi, qu'on m'accordera un pardon plein et entier pour le passé, et que la même faveur s'étendra sur un certain seigneur que je me suis réservé le droit de nommer.

— Et ce seigneur, c'est moi ? dit le marquis d'un air pensif.

— Oui ; à présent que pensez-vous des conditions que j'ai obtenues du général Taborite ?

— Quelles sont excellentes, s'il sort vainqueur de la lutte, répliqua le marquis, mais qu'une mort certaine sera la récompense de notre trahison si la cause royale triomphe.

— La cause royale sera perdue par le fait même de l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de Zitzka, dit la baronne. En un mot, j'ai promis de livrer au général taborite la princesse, ou la reine, comme on l'appelle à présent, et ses trésors.

— Mais c'est effroyable ! s'écria le marquis en bondissant sur son siège.

— Réfléchissez à ce que serait notre position si les Taborites triomphaient, dit la baronne, et ils triompheront, je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Alors, qu'est-ce qui nous attend ? L'exil, la ruine, et peut-être la misère de la pauvreté sur une terre étrangère.

— Oui, je comprends tout cela, et je crains tout ! murmura le marquis en arpentant l'appartement à grands pas. Les alternatives sont épouvantables.

— Mais n'avez-vous pas votre vengeance à satisfaire ? demanda la baronne.

— Ma vengeance ! ah ! vous avez touché la corde qui vibre dans mon cœur, dit le marquis en fixant les yeux sur sa complice. Oui, j'ai une haine féroce qui veut être assouvie, car le baron de Rotenberg m'a abreuvé. Oui, je consens, je vous aiderai dans cette noire trahison, dans cette effroyable iniquité. Je ne m'étonne plus que vous ayez de si vilains rêves, du moment où vous nourrissez de tels projets. Mais, dites-moi, comment comptez-vous mettre vos plans à exécution, ajouta-t-il en se rasseyant près du lit.

— C'est très-simple, répondit la baronne. Les femmes qui servent la princesse me sont dévouées. D'après les instructions que je leur donnerai, elles feindront de sympathiser avec les malheureux de Sa Majesté ; et elles l'aideront à s'échapper sous prétexte de gagner la cour d'Autriche, où elle serait heureuse de se retirer. Mais les hommes qui se seront offerts pour favoriser sa fuite la ramèneront à Prague ; et là, elle sera livrée à Zitzka.

— Jusque-là, c'est assez bien raisonné et praticable, dit le marquis ; et le trésor ?

— Vous savez bien que, lorsqu'il fut question, à la Maison Blanche, de le transporter ici dans un cercueil, le baron de Rotenberg dit qu'on le cacherait dans les souterrains au milieu des tombeaux.

— Et c'est ce qu'on a fait dès qu'on est arrivé au château, répliqua le marquis.

— Il ne sera pas difficile de le remporter à Prague, dit la baronne, car les neuf dixièmes des serviteurs jurés de la statue de bronze me sont tous dévoués, et ils obéiront aveuglément à mes ordres.

— Oui, vous pouvez compter sur eux, dit le marquis. Mais on admettant que tout tourne selon vos prévisions, comment savez-vous que Zitzka tiendra sa parole ?

— Zitzka est homme d'honneur, répondit la baronne, et, d'ailleurs, il m'en a donné l'engagement signé de sa main.

— Vous avez ce document ? dit le marquis, montrez-moi le donc, s'écria le marquis avec vivacité.

— Voyez donc dans le corsage de ma robe, qui est là sur le fauteuil, dit la baronne, vous le trouverez dans une petite poche.

Le marquis se leva et s'avança vers le fauteuil sur le dos duquel était la robe ; mais ce fut en vain qu'il examina le corsage : le document n'y était pas.

— Je ne trouve rien, dit-il en se tournant vers la baronne et en la regardant d'un air à la fois soupçonneux et alarmé.

— Vous ne trouvez rien ! cria celle-ci en plissant ; et, sau-

rant à bas du lit, elle se mit à chercher d'une main tremblante. Grand Dieu ! l'aurais-je perdu ? Je ne l'ai plus ! je ne l'ai plus, s'écria-t-elle au bout de quelques instants ; et joignant les mains avec égarement, elle s'affaissa sous le poids de sa consternation.

Le marquis également était comme pétrifié par la terreur ; et ils se regardèrent l'un et l'autre avec une angoisse effroyante à voir. Immobiles, paralysés comme s'ils avaient eu le pressentiment de leur mort prochaine, ils restèrent ainsi muets d'horreur durant plus d'une minute.

— Je suis perdue ! je suis perdue ! s'écria enfin la baronne en recouvrant soudainement la voix et en se tordant les mains. Oh ! pourquoi ai-je eu la pensée de cette trahison ?

— Et moi aussi, je suis perdu, dit le marquis ; car il est impossible qu'on ne me regarde pas comme votre complice.

— Non ; vous, du moins, vous êtes innocent, cria la baronne en frissonnant.

— Ne cherchez pas à me faire concevoir de fausses espérances, répliqua Schomberg. La garantie avez-vous dit, contient une stipulation en faveur d'un certain seigneur qu'il vous appartient de nommer. Croyez-vous donc que si le papier est tombé entre les mains de ceux qui ont le pouvoir, je dis plus, le désir de punir, croyez-vous que chacun de vos mouvements et les miens n'ont pas été surveillés, et que ma présence dans cette chambre, à cette heure, ne sera pas considérée comme une preuve d'intelligence entre vous et moi.

— Dieu me pardonne de vous avoir ainsi compromis ! Mais quelle heure pensez-vous qu'il soit maintenant ? dit la baronne avec anxiété.

— Il était onze heures quand je suis entré dans votre appartement ; et il doit s'être écoulé près de deux heures depuis. Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il n'était que dix heures quand j'ai quitté la salle du banquet, répondit la baronne ; et alors, j'avais le papier, je me rappelle parfaitement que je m'en suis assurée en traversant le corridor.

— Peut-être l'avez-vous laissé tomber, dit le marquis en s'accrochant à cette vaine espérance ; peut-être y est-il encore.

— Dieu le veuille ! répliqua la baronne.

Le marquis courut à la porte pour se précipiter dans le passage, mais la porte était barrée en dehors.

— Que le ciel ait pitié de nous ! s'écria-t-il en chancelant et en reculant jusqu'àuprès de la baronne qui était tombée sur ses genoux, en voyant que toute issue leur était coupée.

— Oh ! comment fuir ! comment fuir ! cria-t-elle en se tordant les mains. Et bondissant sur ses pieds, elle se hâta de s'habiller tout à fait.

Le marquis courut à la fenêtre ; mais il vit au-dessous de lui le vaste fossé rempli d'eau, que la lune éclairait de ses rayons diaphanes. De ce côté, la fuite était impossible.

— Perdus... nous sommes perdus, murmura-t-il en tombant sur une chaise le front couvert d'une sueur froide. La mort nous attend... et quelle mort, mon Dieu !

Pendant ce temps, la baronne, quoique dans un état d'agitation poignante, était arrivée tant bien que mal à passer sa robe, lorsque la porte s'ouvrit soudainement.

Le marquis bondit sur ses pieds et tira son épée, avec la détermination de vendre sa vie le plus cher possible ; mais une demi-douzaine de serviteurs jurés de la statue de bronze firent irruption dans la chambre et le terrassèrent en un instant. On lui mit un baillon entre les dents, on lui lia les bras, et il resta, accablé de terreur, à la merci des serviteurs de ce tribunal dont les mystères n'étaient point un secret pour lui.

En même temps, les trois exécuteurs, enveloppés dans leurs manteaux noirs dont les capuchons étaient rabattus par devant, saisirent la baronne Hamelin, la baillonnèrent et l'emmenèrent hors de la chambre.

Dans le corridor attendaient Cyprien et le baron de Rotenberg. Auprès d'eux se tenait Hubert, une lampe à la main.

Les traits de Cyprien exprimaient une résolution inébranlable : le comte était froid et sombre ; mais l'intendant, dont la pâleur était visible, était agité d'un tremblement.

(A continuer.)